

Notes de lecture de
« La femme dans les contes de fées »
De Marie-Louise Von Franz – Ed. La Fontaine de Pierre 1979
 Par Jacques Sanna le 9/12/2011 et mars 2015

Voilà ce qu'écrit l'éditeur en dernière page de couverture et donc en 1979 :

« L'un des traits marquants de l'époque contemporaine est incontestablement la prise de conscience d'elle-même. Toutefois ce mouvement de « libération » aboutit trop souvent à des impasses, faute de prémisses psychologiques satisfaisantes, autrement dit, de réalisme à base de connaissance et de discernement.

La psychologie des profondeurs (de Carl Gustav Jung) offre à la femme en quête d'elle-même un instrument de 1^{er} ordre par l'écoute de l'inconscient.

Marie-Louise Von Franz a puisé dans ce réservoir de symboles de l'âme collective que sont les contes de fées pour mettre en lumière les facettes variées de l'âme féminine. Son expérience de femme et de thérapeute lui permet de dégager de là de riches renseignements. La présente étude constitue une contribution de 1^{er} ordre à la restauration d'un équilibre indispensable à la vie de l'humanité, menacée par les productions de la « démesure » masculine. »

(JS) - Le monde phénoménal, dans lequel se passe le « grand rêve » qui se manifeste au sein de ce que nous sommes, est mû par les relations dynamisantes de couples d'opposés.

Féminin/masculin est l'un d'eux, et peut être un des plus fondamentaux. Les symboles qui s'y rapportent sont tellement nombreux qu'il serait difficile de les énumérer : Nuit/jour – Lune/soleil – Inconscience /conscience – Passivité/Action – Froid/Chaud – Vide/Plein - , pour n'en citer que quelques-uns.

Tous les couples d'opposés n'existent que par la présence de l'un des deux, et par conséquent, l'autre n'existe que par la présence de son contraire.

Parler d'opposé ou de contraire revient à parler de différence. La femme est différente de l'homme et vice versa. Pourquoi, par cette dissemblance apparemment évidente, devraient-ils s'opposer ou se contredire ?

Pourquoi ne pas envisager qu'ils puissent être complémentaires, et qu'une fois unifiés, fusionnés ils ne fassent plus deux mais un, ou zéro ?

Sur le plan du relatif ils seraient séparés, différents, mais dans celui de l'absolu, ils s'accorderaient tellement parfaitement qu'ils s'annuleraient (0).

De par cet idéal, il n'y aurait plus de problèmes, plus de conflits déchirants, plus de souffrances discordantes, tout ce qui se passerait serait ce qui pourrait se passer de mieux au moment où cela se passe. Tout ce qui se vit en nous et à l'extérieur de nous serait ce qui se vit, ni plus, ni moins. C'est.

Je dis en *nous* car nous pouvons transposer les interactions de ces deux aspects féminin et masculin dans toutes les situations vécues.

Il est reconnu que chez tous les êtres humains, se cache (dans l'inconscient), l'aspect opposé à leur genre (femme ou homme).

En l'homme il y a un aspect, la plupart du temps non-conscient et féminin, et pareil chez la femme mais masculin (couple appelé Anima/Animus par CG Jung).

Chez ces deux aspects (féminin et masculin), n'oublions pas qu'il existe deux tendances : Positive et négative, et il en est de même pour toutes les qualités, éléments, tendances, objets que nous connaissons ou pas.

Etant donné que cet ouvrage est centré sur la polarité féminine, il va être question essentiellement de celle-ci.

En ce qui concerne l'Archétype de la femme, la Déesse Mère, ML Von Franz explique, en **page 57** qu'il a longtemps été fait abstraction de cette partie négative chez elle.

« L'aspect d'ombre de la déesse-mère antique n'a pas encore fait sa réapparition dans notre civilisation, ce qui nous laisse sur une interrogation, car il est évident qu'avec elle un élément important est absent... Les déesses sont l'image d'une féminité absolument irréflectie...»

Les femmes que nous sommes doivent admettre que sans le frein imposé par la conscience nous ferions de même (se venger de la femme qui va avec son mari et vouloir tuer ses enfants s'il y en a eu – JS), car c'est la réaction instinctive.

Mais en même temps la déesse-mère pouvait se montrer compatissante : elle prenait dans son giron tout ce qui était pauvre, estropié et malheureux, l'aimait et le soignait. Une charité élémentaire et incontrôlée est un de ses traits typiques, de même qu'un comportement sexuel débridé tel que celui de **Baubo (aspect de la structure émotive et instinctive naturelle de la femme)**. La Mère était la grande prostituée qui se donnait à tout homme inconnu qu'elle rencontrait. Il y avait en elle une fécondité et une générosité infinies, une charité sans restriction, une jalousie et une vanité sans bornes, et ainsi de suite. »

« Il est fréquent que la naissance du héros ou de l'héroïne (celui ou celle par qui quelque chose est créé, donc l'individu qui arrive à réaliser l'œuvre de son existence – JS), soit précédée d'une longue période de stérilité... Transposé dans le domaine psychologique cela signifie qu'**une période d'activité particulièrement grande du conscient est très souvent préparée par une longue période de complète stérilité.** Il est par exemple tout à fait normal qu'une personnalité créatrice, avant de produire quelque nouvelle œuvre d'art, ou de découvrir une idée scientifique originale, passe par une période d'apathie, de dépression et d'attente où la vie lui paraît sans intérêt. Au cours de l'analyse de telles personnes, on constate (par exemple dans leurs rêves) que pendant ce temps l'énergie s'accumule dans l'inconscient, ce qui se traduit, au plan conscient, par ce sentiment de dépression et de vide...

Ces périodes de stérilité apparente montrent donc que quelque chose de spécifique est en gestation dans l'inconscient. » **Pages 58&59**

« La grenouille représente (entre autres - JS) la fin d'une stérilité psychologique. » **Page 60**

A la **page 96**, un aspect sur la façon d'agir par rapport à ce qui se présente dans l'existence m'attire : « Savoir agir au moment propice. Nous savons que celui qui agit ainsi est un être qui est parvenu à une certaine maturité psychologique. Celui qui pèse ses actes et leurs mobiles ou qui, spontanément, fait ce qu'il faut au moment juste, a atteint un certain degré d'unité, d'équilibre et de vérité intérieure. Comme le dirait Jung, **il a atteint son centre et agit sous l'impulsion du Soi** (c'est-à-dire de Ce qu'il est au-delà du mental conditionné ou ego voulant satisfaire ses intérêts – JS).

Il est mû par « l'activité non-agissante » ou Wou-Wei, et il entreprend son aventure dans « l'innocence » (Yi Jing).

Autrement dit : **il ne force pas la haie d'épines par décision du « moi »** (mental conditionné et égotique – JS), **mais attend de sentir que le moment en soit arrivé et d'y être poussé du plus profond de lui-même.** »

La prise de conscience de **l'ombre en nous**, c'est-à-dire ce qui se cache en nous (dans l'inconscient) et qu'il est difficile de prendre en compte, peut guérir (union du conscient et de l'inconscient).

« Comme toute situation pénible, elle présente l'avantage qu'elle vous place au fond du trou et que l'on ne peut tomber plus bas ! C'est pourquoi c'est un moment crucial, un tournant : Le « moi », sous son aspect négatif, a été réduit en poudre (le mortier et le pilon des alchimistes – le mortier est un symbole féminin qui reprend l'image du creuset d'où apparaît tout, la *prima materia*.) ; il est arrivé au bout de son vouloir égoïste et doit céder à des puissances qui le dépassent et qui en préparent le renouveau. »

Ces instruments (le pilon, le mortier et le moulin qu'utilise Baba Yaga dans le conte cité par MLVF) symbolisent le pouvoir qu'a **la vie** qui, dans sa réalité ultime, amène l'être humain à sa propre vérité.

Quand la mort approche, l'on se tait soudain pour plonger dans quelque chose de plus substantiel ; sur le lit de mort l'expression des gens change et l'on sent souvent que pour la 1^{ère} fois ils ont trouvé la paix, sont devenus vraiment eux-mêmes, et tous les embarras du « moi » sont parvenus à leur fin ». **Pages 254&255**

Pages 278 & 279, Marie-Louise attire l'attention sur le fait d'éviter de « forcer » le surgissement de l'ombre de la personne. « Il peut se révolter et s'en prendre à vous. Il peut se produire qu'un patient ait une ombre forte que vous aviez discernée dès la 1^{ère} heure d'analyse et que vous ne puissiez aborder le sujet avec lui que bien plus tard, au fur et à mesure que ses rêves et le travail intérieur lui auront permis de se rapprocher de l'inconscient. Une vérité assénée peut avoir un effet destructeur et le contact entre vous volera en éclat. Pour l'amour du ciel, ne tombez pas dans ce piège. »

Au bout de ce livre (**pages 281&282**) Marie-Louise pose la grande question concernant les contes, les légendes, les mythes : « Doivent-ils être considérés comme des créations purement humaines, ou bien révèlent-ils objectivement **la face cachée de la nature** ? Sont-ils une simple projection ou correspondent-ils à une vérité plus vaste que l'homme ? On ne peut trancher une pareille question car elle est du domaine métaphysique. C'est pourquoi Jung insiste toujours sur le fait que quand il parle de la divinité, il n'affirme pas, au sens métaphysique, que Dieu, la réalité ultime, soit ceci ou cela. Mais plutôt que *l'image de Dieu* se reflète en l'homme de telle ou telle façon. Ou que la psyché inconsciente de l'homme lui en renvoie telle ou telle image.

Cependant, comme pour la Déesse-Mère, nature et face féminine de la divinité, on est en droit de penser qu'il ne s'agit pas d'une pure projection, car l'inconscient **est** la nature dans l'être humain.

C'est donc la nature, en tant que psyché inconsciente de l'homme, qui se décrit elle-même comme désirant devenir plus humaine et **accéder à davantage de conscience** (A ce sujet, voir l'exposé de la journée Cap vers l'être de JS).

Tout ce que nous pouvons dire et conclure à partir des matériaux fournis par l'inconscient collectif est que, puisque la psyché naturelle de l'être humain décrit la nature comme ayant cette aspiration, il est normal, naturel, et donc salutaire, de nous fier empiriquement à ce qu'elle révèle d'elle-même en nous.

Pour résumer, nous dirons que la nature apparaît dans l'inconscient comme une réalité à la fois sublime et terrifiante, c'est-à-dire, produisant « l'horreur sacrée » que l'être humain ressent devant le numineux (l'irrationnel, la prise de conscience spontanée – JS).

Comme dans le monde extérieur, son reflet intérieur la montre (la nature) à la fois belle et terrible. Mais cependant, tout se passe comme si elle aspirait secrètement à une évolution et à un sens. Or, le moyen privilégié pour épouser cette évolution et ce sens, est de nous soumettre nous-mêmes à l'épreuve, à la fois douloureuse et merveilleuse, de la transmutation dont, nous disent les contes, elle est la maîtresse (la nature). »

S'agissant de la tendance particulièrement unilatérale qu'a laissée en l'homme la doctrine chrétienne de la **privatio boni**/non-existence du mal, ou surestimation du bien, Marie-Louise porte l'attention sur le fait « qu'elle est en partie responsable de notre habitude de prendre l'harmonie des choses et le bonheur humain comme allant de soi, comme un dû, que le destin, Dieu ou la société ont pour tâche de nous offrir. Une telle attitude entretient la passivité de l'individu et la maintient dans l'infantilisme. Elle est à la base d'une appréhension faussée de la réalité.

On est ici en face d'un problème très délicat : si l'on ne croit pas en la possibilité de clarifier les zones obscures et nauséabondes de l'âme et d'améliorer la situation de l'être humain, on ne peut ni travailler sur soi-même, ni être analyste.

Encore une fois, la seule voie est la confrontation personnelle avec l'ombre, car **seul celui qui connaît bien ses abîmes peut aider un autre à descendre en lui-même.** »

Page 290&291

Il y a une recommandation spéciale que donne MLVF face au travail que chaque individu peut entreprendre en lui-même : « Si le destin pousse quelqu'un à se pencher particulièrement sur la souffrance et le mal, il doit le faire, mais ne chargez pas votre barque d'un poids qui ne vous est pas demandé, ce qui est imprudent surtout si vous cédez à une curiosité morbide.

Cela revient toujours à l'attitude du sage taoïste qui laisse au Soi en lui(c-à-d, à ce qu'il est sans conditionnements mentaux – JS), le soin de décider quand et dans quelle mesure il doit agir.

Ce n'est pas de l'égoïsme, car le Soi peut nous demander (peut demander au moi/mental qui le représente et le manifeste – JS) des sacrifices et un dévouement tout à fait héroïque.

Nous avons à accepter notre destin, mais non à l'anticiper ou à nous en forger un nous-mêmes ; nous nous imposerions une charge illégitime que le Soi ne nous aiderait pas à porter (c'est de la volonté égotique qu'il s'agit là, portée par l'intérêt personnel et pas sur l'intérêt de tous – JS). **Page 292**

Sur l'envie d'en finir... pages 296&297

« A une fête de Mardi Gras Jung composa un beau poème sur le dragon venimeux (qui symboliserait l'aspect dérangeant en nous, le côté destructeur qui peut être ressenti en nous – JS) dont la morale était qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter, car il suffisait de rappeler à celui-ci son destin naturel qui est de se dévorer lui-même. Il dira alors : « Ah oui ! » Et commencera à se mordre la queue. C'est l'ourobouros des alchimistes. Il convient de le rappeler à ses devoirs, c'est-à-dire de lui apporter un peu de conscience. Il ne s'agit donc pas de laisser la situation aller passivement, mais de lui inoculer un germe de conscience, puis de se retirer. Eclairez un peu la situation et celle-ci suivra son cours ; le mal détruira le mal. Le grain de vie consciente dans les ténèbres est plus fort que toutes les ténèbres réunies. Que le mal se réalise (prenne conscience de ce qu'il est – JS) peut présenter un aspect positif et renforcer le désir de vivre.

Si certains souffrent d'un authentique manque de désir de vivre, dû à une perte de vitalité, à la venue de l'âge ou à la maladie, ou encore si une nécessité objective de se retirer de la vie s'impose à eux, chez d'autres, cette apathie, ce dégoût de vivre résulte de ce qu'ils sont coupés des profondeurs obscures et qu'ils n'en sont pas conscients.

Parfois, c'est comme si ces derniers s'efforçaient d'être trop bons et nourrissaient des illusions sur eux-mêmes.

Si l'on pénètre dans les ténèbres destructrices de sa propre nature, **si l'on accepte de considérer ce désir de mort et qu'on le traverse**, il s'ensuit normalement, après quelques temps, une réaction contraire, et le désir de vivre renaît : **l'instinct positif jaillit de la réalisation des contraires** (comme avec les processus PEAT – voir site de Nadine Sanna : <http://nadine.sanna.overblog.com/tag/processus%20peat/> - JS). »

Prendre conscience que la vie naturelle est un continuel aller/retour entre la construction et la destruction, conduit au désir de vivre(JS). Cela revient à accepter le fait que : « Vivre exige de tuer du matin au soir. Nous tuons des plantes et des animaux, ce processus fait aussi partie du tout de la nature. »

Sur le symbole que porte l'image du chat :

Pages 298&299 : « il suffit de penser au symbolisme de la déesse-chatte égyptienne Bastet, pour voir que dans la mythologie le chat symbolise la joie de vivre, la gaïté, donc le contraire de la peur existentielle. Il miaule et il obtient ce qu'il veut. Il agit en prince qui nous honore en nous octroyant le privilège de le servir... C'est pourquoi le chat est un animal divin et la juste compensation à la peur existentielle...

Les gens qui explosent et attaquent pour un rien ne sont souvent que des lâches qui réagissent ainsi par peur... Quelqu'un qui souffre de **peur existentielle** à un degré morbide (pathologique, maladif – JS) se montrera dangereux, agressif et émotif ; c'est là la racine des états paranoïaques. »

L'instinct, l'aspect animal en nous :

Pages 300/301/302&303 : « Si j'essaie d'être meilleure que mes instincts ne le permettent et que je leur fasse trop violence, je perds mon équilibre intérieur et je cesse d'être bonne. Je ne peux faire le mal nécessaire à la survie que si je suis mes instincts. En faisant plus de mal que mes instincts ne l'admettent, je me détruis moi-même. L'instinct, l'animal en moi, s'il est sain, est le juge ultime car il dose mes bonnes et mes mauvaises intentions.

Ainsi les nazis pensaient que, par le mal, ils pouvaient gagner la guerre. Mais ce mal étant absolument contre-nature ne pouvait durer ni construire rien de durable. Il est hors de doute qu'en transgressant la mesure de l'instinct, ils ont rendu le mal qu'ils avaient mis en mouvement *contra naturam*, pour ne plus pouvoir l'arrêter, jusqu'à en être eux-mêmes anéantis.

C'est la loi du dragon qui se dévore lui-même (citée ci-dessus - JS). Il en va de même de la bonté qui, basée sur le programme conscient d'un savoir livresque ou spiritualiste, s'exaspère et se coupe de la nature intérieure et de l'instinct, et en devient destructrice...

... En fait, le sage taoïste tente de montrer (dans l'histoire rapportée avant - JS) que la bonté qui nécessite un effort artificiel n'est pas la bonté, et peut tout aussi bien servir les desseins d'un brigand. De plus, un brigand peut se montrer, par nature, bien intentionné, et être un bon bougre.

Être vrais, authentique et fidèle à sa nature est plus important que d'être moral ou immoral artificiellement. **Je fais plus de tort si je suis artificiel, d'une façon ou d'une autre, que si je suis, simplement, instinctivement, sainement moi-même.** Dans ce cas, je cause aussi certains dommages – puisque vivre, c'est tuer – mais le tort causé est relativement faible... L'instinct dont on est conscient est exactement l'opposé de l'instinct qui nous conduit inconsciemment.»

Anima et animus (voir ci-dessus):

Pages 306&307 : « Une anima différenciée (reconnue et intégrée – JS) accorde à l'homme de se montrer capable de saisir, très subtilement, le caractère particulier d'une situation. Et pour la femme un sentiment conscient. C'est la possibilité de vivre de façon tout à fait adéquate les instants de la vie, ce qui est une chose très mystérieuse et très subtile. C'est une attitude intime qui permet de prendre les choses exactement comme elles sont au lieu de prononcer sur elles des jugements catégoriques ; c'est la justesse du sentiment. Ici, le rôle positif du **principe féminin** (anima – JS) ne consiste pas à dominer, mais à donner au principe régulateur toute la subtilité nécessaire. Voilà ce à quoi la femme peut travailler... cela se traduit chez l'homme par le fait de pouvoir s'adapter à une situation en la regardant de l'intérieur, et en la sentant par-delà toute réaction collective et générale. »

L'animus en lien avec l'ombre chez une femme, peut entraîner le refus de reconnaître ses sentiments (lors d'une situation conflictuelle avec son mari par ex.) et l'accumulation de rancœur. « **Animus et ombre** s'allient en un mariage bien connu, les désirs de l'ombre étant soutenus par les opinions collectives toutes faites que l'animus souffle à la femme en toutes circonstances, et tout va mal..

Acquérir un jugement plein de discernement et de sagesse est une des plus hautes et des plus importantes tâches du processus d'individuation de la femme. Cette sagesse subtile et juste, ce discernement par rapport aux situations et aux êtres est l'une des qualités les plus précieuses de la femme accomplie. »

Page 310 : « Hommes et femmes ne pourront retrouver leur nature profonde que dans la reconnaissance et le respect de leur complémentarité...

... Tout individu, homme ou femme, qui travaille à produire en lui-même l'union du principe féminin avec le principe masculin, apporte sa pierre à la construction d'un ordre nouveau.»

* Celui d'une plus grande prise de conscience de l'être humain à propos de Ce qu'il est au-delà de la forme physique. (JS)